4e ANNÉE, N° 152. — SAMEDI, 24 MARS 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les Villes des Littorals, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Paris, chez *Mr veuve Camoin et Cie.*

Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Anns Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople . . . . . un an, 8 colonat
6 mois, 4 »
Provinces et Étranger un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne . . . . . 6 piastres du G.-S.

Le Journal ajoute les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Mars.

La situation de la Grèce empire de jour en jour; l'anarchie est dans les plus hautes comme dans les plus infimes régions de l'Etat, La Camarilla triomphe; elle vient de se débarrasser enfin du ministre qui lui était le plus à charge, en le forçant à une retraite, en quelque sorte involontaire. M. Londos, car c'est de lui que nous parlons, a donné sa démission, et son portefeuille de ministre des affaires étrangères a été provisoirement confié à M. G. Rhally, ministre de la justice.

On raconte qu'avant que M. Londos donnât sa démission, M. Boulgari, ministre des finances, se serait rendu auprès du roi pour représenter à S. M. la nécessité d'éloigner du ministère M. Canaris, son président et M. Glarakis, ministre de l'intérieur; puis on ajoute que M. Boulgari aurait eu pour réponse que S. M. H. désirait effectivement changer de conseillers, mais qu'Elle ne pouvait rien faire avant l'arrivée du nouveau ministre anglais, très incessamment attendu de Londres.

La position du cabinet d'Athènes n'est pas forte, comme on voit, et moins encore est-elle digne, si nous devons en juger par les révélations qui, chaque jour, viennent édifier le public sur son compte. Qu'il tombe, car il est dès aujourd'hui évident que plus son existence sera longue, plus elle sera funeste à la Grèce. Que peut-on attendre d'une administration composée de membres dont la plupart sont en désaccord permanent, désaccord créé par des intérêts étroits de népotisme que ne saurait avouer un homme d'état ami sincère des intérêts généraux de son pays. Etrange manière d'interpréter le mandat que la Couronne les appelle à remplir! Toute leur science administrative consiste à pourvoir d'emplois leurs parens, leurs amis, les parens et les amis des sénateurs et des députés, qui leur en tiennent compte aux jours du scrutin, par le merveilleux empressement qu'ils mettent à voter en faveur du pouvoir. Et les ministres actuels ne sont pas les seuls coupables; leurs prédécesseurs n'étaient assurément pas plus méritans. Le mal est donc ancien, mais nous devons ajouter qu'il a atteint un degré de gravité qui demande l'emploi des grands remèdes. Il est temps que les sages avisent, s'ils veulent épargner à leur pays les plus cruelles épreuves, car ce ne sera certes pas la GRANDE IDÉE de M. Tricoupi et consorts qui sauvera la Grèce de l'abîme.

Puisque le nom de M. Tricoupi se place tout naturellement sous notre plume, nous dirons que la publication du fameux discours de cet homme d'état, n'a pas produit l'effet qu'il en attendait; en général, on n'a vu dans ce *factum* qu'une maladroite flatterie à l'adresse du peuple grec dont on mendiait la faveur qu'on avait tant de fois dédaignée. D'autre part, on a reconnu que M. Tricoupi s'était fermé tout accès au pouvoir, en professant des idées et en soutenant des principes qui, pour le moment du moins et pour longtemps encore, ne sauraient être impunément professés ou soutenus un jour par un gouvernement régulier quelconque.

Et si, par impossible, M. Tricoupi parvenait jamais à rentrer dans la haute administration hellénique, nous aurions, croyons-nous, le droit de protester contre la décision qui aurait admis aux conseils de la Couronne, un homme qui, la veille encore, agitait le brandon de la guerre et menaçait de le porter parmi les paisibles populations de l'Empire.

Nous avons déjà réduit à leur juste valeur les accusations dirigées par quelques journaux européens contre la Porte, à l'occasion de la réception faite à Abbas pacha, réception par laquelle les ministres du Sultan se seraient attachés à humilier le nouveau gouverneur de l'Egypte. Mieux informé que ses confrères, le *Sémaphore de Marseille* du 11 mars, édite un article où pleine justice est rendue à la Porte dans les paragraphes qui suivent:

« Nos lecteurs ont appris avec satisfaction par les dernières correspondances d'Orient, que la meilleure harmonie règne entre le Sultan et S. A. le gouverneur de l'Egypte. Les liens de sympathie qui les unissent, sont de nature à faire en ce cœur, aux amis de l'Egypte et de la Turquie, les plus flatteuses espérances pour l'avenir de ces contrées et le maintien de la paix de l'Europe.

» S. A. Abbas pacha est animé d'un vif désir de contribuer autant qu'il sera en son pouvoir, à améliorer le sort du peuple et de continuer la grande œuvre de régénération si heureusement commencée par son illustre aïeul.

» Quant à la fusion qui vient de s'opérer entre l'Egypte et la Turquie, elle est généralement considérée comme d'autant plus heureuse, qu'elle réalise les désirs exprimés depuis long-temps par les hautes puissances de l'Europe.»

Nous ne reproduisons pas le récit que fait le *Sémaphore* de la réception de S. A. Abbas pacha, à Constantinople; il est entièrement conforme, sous le rapport de la vérité, à celui qu'on a lu dans tous les journaux du pays. Et nous croyons que nos informations sont puisées à aussi bonne source que celles des correspondans des journaux d'Europe.

D'après les reglemens de la nouvelle organisation de l'armée ottomane, les *rédifs* (réserve), qui sont classés selon l'ordre des circonscriptions militaires, se réunissent, tous les ans, aux lieux qui leur sont désignés, pour y faire, pendant un certain temps, des manœuvres qui servent à les entretenir dans un état satisfaisant d'instruction. Ces manœuvres se font sous le commandement des généraux que le ministre de la guerre désigne. Par suite de cet usage, utile à toutes les époques, mais surtout dans les circonstances où se trouvent tous les états depuis un an, les généraux dont les noms suivent, se sont rendus dans ces divisions militaires des 1er et 2e corps d'armées pour y commander les manœuvres de cette année, et veiller à la complète organisation des *rédifs*.

1er CORPS D'ARMÉE (GARDE IMPÉRIALE).

Le général de division Zarify pacha, directeur-général du département des *rédifs*, pour la première division militaire, à Brousse.

Le général de division Avny pacha, de l'armée de Roumélie, pour la deuxième division, à Ismid.

Le général de division Ibrahim pacha, du conseil militaire, pour la troisième division, à Smyrne.

Le général de brigade Mahmoud pacha, en non-activité, pour la quatrième division, à Aïdin.

Le général de division Rachid pacha, de l'armée d'Arabie, pour la cinquième division, à Kara-Hissar.

Le général de brigade Hussein pacha, de la cavalerie de la garde impériale, pour la sixième division, à Sparta.

2e CORPS D'ARMÉE (DE CONSTANTINOPLE).

Le général de brigade de l'état-major de la cavalerie, Salim pacha, pour la première division militaire, à Andrinople.

Le général de division Ahmed pacha, gouverneur des écoles militaires, pour la deuxième division, à Castamouny.

Le général de brigade Ibrahim pacha, de l'état-major de la garde, pour la troisième division, à Angora.

Le général de brigade de cavalerie Salih pacha, de l'état-major de l'armée de Constantinople, pour la quatrième division à Tchoroum.

Le général de brigade d'artillerie Moustafa pacha, de l'état-major de l'armée de Constantinople, pour la cinquième division, à Koniah.

Le général de division Hamdy pacha, en non-activité, pour la sixième division, à Caïsseriyé.

On nous écrit de Bucharest, en date du 9 de ce mois, que la plus grande partie des détenus politiques ont été mis en liberté, les uns sous caution, les autres sans condition. Un grand nombre d'employés civils et militaires qui avaient été révoqués de leurs fonctions, comme soupçonnés d'avoir pris part aux derniers événemens, ont été réintégrés dans leurs fonctions après une enquête.

La Chambre des députés de la Grèce a discuté et adopté tous les projets de loi qui lui ont été soumis. Il ne reste plus à examiner que le budget des dépenses, celui des recettes étant presque terminé. Mais comme on continue à assurer que le roi serait disposé à changer son ministère et à dissoudre le parlement, on croit que la chambre des députés différera de discuter le budget des dépenses pour prolonger sa stérile existence.

Le poète Soutzos a fait imprimer une brochure dans laquelle il fait peser sur le roi Othon la responsabilité de l'état dans lequel se trouve la Grèce. Après avoir passé en revue toutes les branches du service dont il déplore la mauvaise administration, il reproche au roi d'avoir gaspillé l'emprunt des soixante millions et d'avoir fait un palais trop coûteux, lorsqu'on considère la misère qui existe dans le pays. Il finit par revenir à l'idée du rétablissement de l'empire byzantin. La brochure de M. Soutzos a été saisie.

NOUVELLES DE PERSE.

On nous écrit de Tauris, le 1er mars:

« Le dernier courrier venu de Téhéran nous annonce que Djafer-Kouli-Khan, le chef le plus considérable de la révolte du Khorasan, vient d'arriver dans cette dernière ville pour y faire sa soumission au roi Nasreddin Schah. Cet heureux événement va mettre fin, espère-t-on, à la guerre du Khorasan, qui entravait le gouvernement dans sa marche, et qui employait une partie de ses fonds et de ses forces. Il y a quelques jours encore, on n'espérait point un pareil résultat, car on disait l'armée royale sous les ordres du Prince Sultan Murad-Mirza fourvoyée dans les montagnes qui séparent le Khorasan des plaines habitées par les Turcomans, loin de sa base d'opérations, et l'on craignait de la voir subir le même sort que le corps d'expédition envoyé sous le règne de Mohammed Schah, et commandé par Hamzé-Mirza, qui se trouva actuellement à Hérat avec les débris de son armée.

» Le premier ministre Mirza-Taki-Khan jouit de toute la confiance et de l'estime de son souverain qui va, dit-on, lui donner un témoignage éclatant de sa satisfaction. Mirza-Taki-Khan doit sous peu de jours épouser la sœur de Nasreddin Schah. Nous qui avons connu et qui connaissons le mérite réel de notre ancien Vézir-Nizam, nous éprouvons un véritable plaisir de le voir si bien traité par Nasreddin Schah. Nous souhaitons qu'il soit long-temps à la tête des affaires, car il mettra à profit, dans toutes les branches de l'administration, nous n'en doutons pas.

» On parle depuis quelque temps d'une secte religieuse qui a pris les armes dans le Mazenderan pour défendre ses dogmes et son chef qui est actuellement en prison ici. Les Babis, c'est ainsi qu'on les nomme du nom de leurs chefs, professent des idées socialistes fort avancées; ils sont aussi forcenés qu'on le peut imaginer, et ils se sont déjà portés à des excès contre des délégués du pouvoir. Maintenant que le gouvernement semble complètement délivré des embarras du Khorasan, il saura probablement les réduire.

» Nous n'avons que des nouvelles très confuses de Chiras et d'Ispahan. »

INDE ANGLAISE.

Voici des détails circonstanciés sur les graves événemens qui viennent de se passer dans l'Inde anglaise, et que nous n'avons fait qu'indiquer dans notre dernier numéro:

Dernières nouvelles. — Prise de la citadelle de Moultan. — Grande bataille entre les Anglais et les Seikhs dans le Punjab.

Les Anglais ont livré aux Seikhs une terrible bataille sur les bords du Thelum, le 13 janvier. Les deux armées ont infiniment souffert, et le résultat a été si peu décisif, que les Seikhs avaient pris une nouvelle position à peu de distance du champ de carnage, et tiraient des salves d'artillerie en l'honneur de la journée, quand le courrier a quitté l'armée anglaise. Les détails de la lutte ne sont pas de nature à rétablir la réputation militaire de lord Gough, réputation déjà fort compromise.

Quelques lettres portent la perte des Anglais, en tués et blessés, à 93 officiers et 2,500 hommes. La prise de la citadelle de Moultan, qui s'est rendue à discrétion le 22 janvier, n'offre qu'une faible compensation à des pertes si cruelles. Nous extrayons d'un numéro du *Bombay-Times*, publié le jour même du départ de la malle, le récit qu'on va lire:

« Une sanglante bataille vient d'être livrée sur les bords du Thelum et une nouvelle victoire gagnée, mais quelle victoire! Sans résultat et si chèrement payée! Les annales de la guerre indienne ne nous avaient pas habitués à des luttes si meurtrières.

» Après la malheureuse échauffourée du 3 décembre, lord Gough paraît avoir pris la résolution de ne pas inquiéter les Seikhs tant que la prise de la citadelle de Moultan ne permettrait pas au gros des forces assiégeantes de le rejoindre. Le 10 janvier, le colonel Lawrence arriva au camp; il venait directement du quartier-général du gouverneur de l'Inde. Le 11, l'armée fit des préparatifs pour se porter en avant. Le 12, elle se mit en marche, avec tous ses bagages, dans la direction du Thelum. Dans la matinée du 13, elle arriva en vue du camp seikh et força un de ses avant-postes à se replier. Le but de lord Gough était de gagner Russul, point très fort du camp ennemi et la clef de sa position. Ce point une fois emporté, les Anglais se trouvaient maîtres des magasins qu'y étaient établis, et d'une gorge profonde à travers laquelle, en cas d'échec, les Seikhs essaieraient sans doute d'opérer leur retraite. On commandait de la toute leurs fortifications de campagne.

» Malheureusement, les Anglais arrivèrent trop tard pour tenter cette attaque avant le coucher du soleil, et l'on résolut de la remettre au lendemain. Vers une heure, poursuit le correspondant du *Bombay-Times*, au moment où nous nous préparions à camper, les Seikhs ouvrirent sur nous un feu assez vif, et quelques boulets tombèrent près du général en chef, qui ordonna aussitôt une attaque générale, sans le moindre concert, sans la moindre connaissance du terrain, sans aucune des précautions usitées en pareil cas. Après une canonnade d'une ou deux heures, les troupes reçurent l'ordre de charger au milieu des jongles. La division Campbell, assillie par des forces supérieures, en trouva bientôt débordée. Les deux brigades s'avançaient avec la plus grande bravoure, sur un terrain fort accidenté et masqué par les jongles, sous un feu meurtrier.

» On emportait des batteries, on enclouait des canons, mais nulle part on ne pouvait se maintenir dans les positions qu'on enlevait. Les Seikhs nous envoyaient de rapides volées de mousqueterie, de front, en flanc, et souvent même par derrière, cachés qu'ils étaient dans les jongles ou couverts par des retranchemens. La vaillante brigade de Pennycuick, aventurée beaucoup trop loin sans être soutenue par de l'artillerie, venait d'emporter d'assaut une batterie placée au sommet d'une éminence dont la montée avait épuisé les soldats. Elle enclouait les canons, lorsqu'un feu

---

FEUILLETON.

DEUX BALS A BUCHAREST.

Je crois qu'il n'y a qu'à Bucharest que s'allume, cette année, le fanal des fêtes. Vaillant, l'auteur d'une assez bonne histoire de la Valachie, a trouvé dans l'étymologie de Bucharest: ville de plaisir. Elle obéit à sa destinée.

Les équipages se pressaient il y a un mois, le soir, à la porte de l'hôtel habité par Son Excellence le général Lüders. C'est que le bal qu'il donnait dans ses salons, avait le double attrait du plaisir et de la curiosité. C'était un bal travesti.

La nuit avait allumé toutes ses étoiles pour lui faire fête. Le *palazzo*, avec son cordon de lampions, sa toiture plate de fer-blanc, qui brillait comme une terrasse italienne éclairée par la lune, les sons vifs de l'orchestre qui venaient mourir au seuil, les cris de la valetaille, le piaffement des chevaux, les ombres indécises de la populace qui, le visage collé aux barreaux de la grille qui défend la cour, buvaient sa part de la fête, à la façon des pauvres diables qui aspirent la fumée d'un bon dîner: tout cela mêlé, confus, bruyant, avait un montant qui communiquait au cerveau cette chaleur, qui dispose à percevoir les sensations, qui triple pour ainsi dire les facultés aspirantes.

Le général Lüders est un amphytrion parfait. Il a de la dignité sans raideur, de la bonté avec intelligence, et cette grâce des rangs élevés, que l'on dit être en France le sceau du gentilhomme, qui consiste à s'occuper de chacun, à distribuer paroles et sourires comme une moisson de fleurs.

Etre poli, c'est montrer son cœur en habit du dimanche; car ce n'est que par le cœur, qu'on devine ce qui peut être agréable aux autres.

Le bal papillonnait. Il y avait foule. C'était, moins l'éclat de grandeur en peu glacée des visages, un raout Anglais; un divertissement de Paris, moins la vivacité.

A part ces deux nations, dont l'une est comprimée par l'orgueil, dont l'autre a la fièvre dans le cerveau, tout étranger, arrivé là en ballon, pouvait se croire dans une des grandes capitales de l'Europe.

Les uniformes vont bien au bal. Cet éclat de la gloire mêlé à celui du plaisir avive les mases. Rien n'est triste que le noir adopté par les hommes de notre temps; ils ont l'air de porter le deuil du passé. Nos mères font bien de regretter l'empire. Tout brillait alors, les poitrines sous l'or, les fronts sous l'enthousiasme. On vivait dans l'ivresse, on mourait dans la fumée. La vie passait au galop d'un cheval, à la suite d'un demi-dieu.

Tous les consuls représentaient à la fête l'entente cordiale du plaisir. En général, le consulat est ici composé de gens d'esprit et de bon goût, et les antipathies de nationalité, s'il en existait de nos jours, s'effaceraient dans la sympathie d'une éducation distinguée. Il en est souvent ainsi: les principes sont acceptés ou repoussés selon ceux qui en sont la manifestation vivante.

L'état politique du pays était formulé par le mélange d'uniformes russes et turcs, qui formaient une mosaïque humaine.

Il y avait un superbe parhasi qui portait l'uniforme de la garde du corps du Sultan; c'était de l'or sur de la poupre. Tout n'est-il pas splendeur et lumière en Orient?

Son Excellence Fuad étendi avait mis son grand cordon russe, pour faite honneur à son hôte. Ce noble ruban sur cette noble poitrine trop étroite pour contenir les ordres que lui ont décernés les souverains de tous les pays, attirait les regards, qui ne se détachent pas facilement de ce front où la pensée rayonne. Fuad, en turc, veut dire cœur; et comme noblesse oblige, l'envoyé de la Turquie porte son nom en conscience. C'est un poète, qui a de l'esprit; ordinairement ils se contentaient d'avoir du génie, ce qui les rendait aimables seulement dans les livres. Enfin, c'est un diplomate qui a de la bonté; ce à quoi ne nous ont accoutumés ni Machiavel, ni Tayllerand.

A Bucharest toutes les femmes sont braves. A Bucharest ce n'est pas une merveille d'avoir de beaux yeux, tous les yeux sont beaux. La nature a mis moins de grâce à dessiner les bouches.

Figurez-vous deux étoiles fixes que ces yeux, au fond de tous les chapeaux. Sous tous les voiles deux flammes. Sont-elles communicatives? embrasent-elles? font-elles des héros, des poètes? L'avenir nous l'apprendra. Un contemporain est toujours discret.

Ce genre de beauté brune n'est cependant ni Espagnol ni Italien. L'Espagnole a plus de volupté, et quant à l'Italienne, la perfection du corps lui donne une *morbidezza* qu'on ne trouve point ailleurs. Le type valaque est un mélange des diverses races orientales; c'est cette richesse du sourcil et cette accentuation qui évoque dans le souvenir les créations les plus passionnées des poètes. Un grand nombre de costumes avaient ce caractère. Il y avait des Juives d'une grande richesse; je crois que les diamants fleurissent dans ce pays. Les Rebecca fesaient assaut de beaux yeux: il y en avait une, prise de la bible, qui les a de la plus belle eau. Du reste ce costume ne fait guère valoir autre chose. Le bandeau qui entoure le visage, en altère l'ovale; il est vrai que le teint y gagne un reflet vaporeux, qui ne compense pas ce que perd la forme. La Rebecca de Walter Scott était représentée par une jeune femme que je surnommerai la fée de la danse, tant sa légèreté est aérienne, et tant est communicatif l'entrain avec lequel elle s'y livre. Ses petits pieds échappés du pantalon avaient une gaîté des plus séduisantes.

J'aime à voir le monde dans un salon, le monde entier, et les âges, les époques, l'histoire, la seule vérité, qui au milieu de cette folie, vous apporte une pensée sérieuse. Elle évoque toutes ces créatures palpitantes d'esprit, de gaîté, de courage, à qui Dieu donna la vie comme un bienfait, pour la leur reprendre comme un mal, qui ne sont plus. Etres factices, rappelés de leurs tombes par la fantaisie, qui revivent une nuit et passent devant nos yeux charmés, comme des anachronismes. Ainsi je me suis trouvé un moment en France, à l'aurore de cette belle époque de chevalerie et d'esprit, qui a préparé le grand siècle. Quatre jeunes gens avaient emprunté à Dumas cette vivante création des mousquetaires, qui a tant eu haleine l'Europe oisive, du temps où elle songeait à s'amuser. Ce costume est galant; le plumet du chapeau tombe un peu à la diable; la moustache menace le ciel, comme si les hommes ne suffisaient pas à la colère; l'épée traîne sur le pavé avec un bruit provoquant; la botte molle sert à rompre, jamais à fuir; le col de dentelle est du meilleur point, de la meilleure faiseuse, et plus d'une belle de la cour l'a chiffonné, en formant de ses beaux bras une chaîne au cou du mousquetaire, la plus belle qu'il voulût emporter, et de quelle coquetterie façon encore! Pour bien porter ce costume, il faut du mouvement dans l'esprit, de l'audace dans le regard, de la fierté au bout de la moustache. Dumas n'eût rien trouvé à reprendre à ces mousquetaires.

Les hommes avaient tenu rigueur, peu s'étaient travestis. Il y avait un jardinier du jardin de Flore, et un Débardeur, vive la joie! Le Débardeur, c'est Paris brûlé de tous les lampions, animé de tous ces cris, qui passe devant mes yeux, un soir de bal à l'Opéra.

Les Polonaises étaient assez nombreuses. L'une d'elles qui avait pour sœur une des belles Rebecca, faisait charger ses yeux d'un air matin adorable; elle était profonde et sémillante, et le sourire de ses dents et de ses lèvres tenait ce que ses yeux promettaient. Une Polonaise au fin corsage blanc donnait de la Pologne une idée fort gaîte, tant elle mettait de plaisir à être Polonaise.

Je n'ai pas vu beaucoup d'Italiennes; mais une belle jeune fille portait un costume de sicilienne, qui en approcha, avec une grâce chaste et charmante, qui fesait rêver les amours de ces climats enchantés. L'une de ses sœurs avait choisi le costume d'une marquise, du temps de Louis XV. Esprit, grâce et beauté, n'est-ce pas toute la Française du 18me siècle? Personne ne pouvait en donner une plus juste idée. On ne saurait mentir à son origine. Il y a des erreurs de date qui vous font naître un siècle plus tard, dans un autre pays, mais il faut toujours, ne fût-ce qu'une nuit, revenir à la véritable patrie. C'est ce qu'avait fait notre pimpante marquise. Il faut être jeune pour porter la poudre, il faut que la fraîcheur du visage fasse mentir les frimats du front; qui ressemblent sans cela à un trop grand excès de franchise. J'ai remarqué aussi une marquise en petit chapeau, à qui la nature a prodigué la neige sur des épaules bien modelées.

Certains costumes paraissent plus féminins que d'autres, parce qu'ils demandent plus de grâce. La beauté sans la grâce, c'est un printemps sans verdure, cela n'attire pas. Tout a été dit sur les fleurs sans parfum, et le camélias lui-même ne les a pas réhabilitées. Je me demande pourquoi certaines jolies femmes gâtent l'harmonie de leur visage par leur manière vicieuse qui inserit dans toutes les lignes, ce vilain mot, ce mot d'une âme sombre, Envieuse! Que ferait celle-ci, de la beauté de celle-là? A chacune la sienne, c'est ce qui diapre le tableau, et fait de l'incoustance un si joli péché, à l'usage de ces messieurs bien entendu.

Aimez-vous les Espagnoles? Je crois bien! Il y en avait partout. Grenade avait ouvert tous ses portiques. Celle ci laissait traîner son voile comme une flancée qu'elle était alors. Celle-là, sœur de deux gracieuses et gracieuse aussi, secouait sa tête avec vivacité sous son long peigne. Une autre, dont les grands yeux sont couronnés d'un beau sourcil, eût pu faire à sa fine taille une ceinture de son bracelet.

La Grèce, la patrie de Byron, celle de son cœur et de ses rêveries du moins; car le soleil qu'il avait dans l'âme, le faisait étouffer dans ses brouillards de Londres, avait deux seules de ses filles à ce bonheur de Bucharest. J'ai tout dit sur leurs charmantes toutes deux! Elles avaient prodigué l'or jusque sur leurs pantoufles. C'était bien le laxe ouvert de cette nation qui l'aima tant qu'elle en est morte. — L'envers de la volupté, c'est la douleur. La gloire n'a pas des ailes assez fortes pour se soutenir à une certaine hauteur. Quand l'air vient à manquer à l'esprit, il tombe et l'ainsi des nations. Le monde est une sphère qui porte écrits sur deux faces, ces deux mots, civilisation, barbarie; quand l'un flamboie pour un peuple, l'autre commence son ascension. La belle grecque avait des cheveux qui auraient pu, comme ceux d'Hatide, faire servir de voiles.

J'ai beaucoup aimé un mousquetaire féminin. Ce n'était ni la grande Mademoiselle, ni madame de Longueville, ces héroïnes du canon. Hélas, elle était enfant. Sa petite épée ressemblait à un jouet. Ses cheveux frisés appartenaient à l'enfance. Elle avait le naïf sourire qui s'admire, le ravissement d'un plaisir non goûté. Comme la rose arrête le printemps, l'été décolore! Sa jeune